

## Études littéraires africaines

# Du disciple à l'écrivain : Paul Hazoumé dans *La Reconnaissance africaine* de Francis Aupiais

Kusum Aggarwal



Numéro 48, 2019

Presse et littérature africaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068431ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1068431ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aggarwal, K. (2019). Du disciple à l'écrivain : Paul Hazoumé dans *La Reconnaissance africaine* de Francis Aupiais. *Études littéraires africaines*, (48), 39–52. <https://doi.org/10.7202/1068431ar>

Résumé de l'article

Cette étude a pour objet de faire voir le rôle de *La Reconnaissance africaine* : *organe d'enseignement religieux et d'études historiques*, l'une des premières revues de l'Afrique occidentale française, dans la recomposition de l'espace littéraire colonial des années 1930. À cette fin, elle s'ouvre sur une présentation des trajectoires croisées du père Francis Aupiais, de son origine provinciale à son engagement au sein de la Société des Missions Africaines, et de l'écrivain béninois Paul Hazoumé, pour aborder ensuite les conditions de production de la presse coloniale, support des prises de parole des premiers écrivains africains de langue française. Elle examine enfin l'organisation et le mode de fonctionnement de la revue afin de faire apparaître sa place, trop négligée, dans l'histoire littéraire africaine : ce périodique fut notamment un vecteur essentiel de légitimation pour une ethnographie faite par les Africains eux-mêmes.

# DU DISCIPLE À L'ÉCRIVAIN : PAUL HAZOUMÉ DANS *LA RECONNAISSANCE AFRICAINE* DE FRANCIS AUPIAIS

## RÉSUMÉ

Cette étude a pour objet de faire voir le rôle de *La Reconnaissance africaine* : organe d'enseignement religieux et d'études historiques, l'une des premières revues de l'Afrique occidentale française, dans la recomposition de l'espace littéraire colonial des années 1930. À cette fin, elle s'ouvre sur une présentation des trajectoires croisées du père Francis Aupiais, de son origine provinciale à son engagement au sein de la Société des Missions Africaines, et de l'écrivain béninois Paul Hazoumé, pour aborder ensuite les conditions de production de la presse coloniale, support des prises de parole des premiers écrivains africains de langue française. Elle examine enfin l'organisation et le mode de fonctionnement de la revue afin de faire apparaître sa place, trop négligée, dans l'histoire littéraire africaine : ce périodique fut notamment un vecteur essentiel de légitimation pour une ethnographie faite par les Africains eux-mêmes.

Mots-clés : évangélisation – espace public colonial – Dahomey – *La Reconnaissance africaine* – Paul Hazoumé – Francis Aupiais – champ littéraire africain.

## ABSTRACT

*This article aims to uncover the role played by La Reconnaissance africaine : organe d'enseignement religieux et d'études historiques, one of the first periodicals printed in French West Africa, in reconfiguring the colonial literary space in the 1930's. The article first presents a close reading of the intersecting trajectories of the cleric Francis Aupiais, a cultural activist who used his tenure in Dahomey under the auspices of the Society of African Missions to promote and disseminate African art and culture, and the Beninese writer Paul Hazoumé, then fleshes out the conditions of production of the press in Dahomey under colonial rule. It offered first-generation African writers writing in the French language a means of broadcasting their stories and ideas. The last part highlights some defining features of the periodical – its structural organization and mode of functioning – so as to acknowledge at last its major role in African literary history : disregarded for too long, it however largely contributed to granting legitimacy to autochthonous practices of ethnography by Africans themselves.*

*Keywords : evangelization – colonial literary scape – Dahomey – La Reconnaissance africaine – Paul Hazoumé – Francis Aupiais – African literary field.*

\*\*\*

La découverte et la conquête du Nouveau monde amènent les missionnaires, à la suite des voyageurs et des explorateurs, à occuper les avant-postes des territoires colonisés ; beaucoup d'entre eux sont donc dans un lieu privilégié, comme un promontoire à partir duquel ils peuvent observer, et même étudier les peuples lointains, présumés sauvages<sup>1</sup>. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, des anthropologues avant la lettre, André Thevet (1516-1613), Jean de Léry (1536-1613) ou Joseph-François Lafitau (1681-1746), tous des missionnaires, réalisent une œuvre pionnière, qui sert d'interface et ouvre la pensée européenne à une conscience des mondes inconnus. Ces œuvres, si elles participent à la conservation de la mémoire et à la sauvegarde du patrimoine culturel des sociétés concernées, participent tout autant à la suppression de leur droit naturel de nommer. Au XX<sup>e</sup> siècle, les écrivains africains ont dénoncé avec véhémence le rôle des missionnaires dans l'entreprise coloniale : le romancier camerounais Mongo Beti a ainsi montré à quel point l'œuvre missionnaire prolonge la brutalité et l'inhumanité inhérentes au travail de l'administrateur ; et le philosophe congolais V.Y. Mudimbe a quant à lui insisté sur le rôle des missions dans l'acculturation du colonisé, dans sa réduction à l'état de « corps docile », au sens foucauldien du terme<sup>2</sup>.

Bien qu'il soit associé à une forme de violence symbolique, le prosélytisme religieux est paradoxalement aussi à l'origine de la culture du Livre et de l'écriture littéraire en Afrique. Propager la parole sacrée présuppose que le missionnaire s'emploie avant tout à alphabétiser ses ouailles, à les former au déchiffrement des Écritures saintes, compétences indispensables pour qu'ils participent à l'œuvre d'évangélisation. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la trajectoire de l'Abbé Boilat, premier écrivain africain de langue française et auteur d'un brillant essai historique et anthropologique, les *Esquisses Sénégalaises* (1853), est éclairante : de père français et de mère signare de Saint-Louis, il

---

<sup>1</sup> SALVAING (Bernard), *Les Missionnaires à la rencontre de l'Afrique au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : L'Harmattan, 1994, 344 p.

<sup>2</sup> MONGO BETI, *Le Pauvre Christ de Bomba* [1956]. Paris : Présence Africaine, 1976, 281 p. ; MUDIMBE (Vumbi Yoka), *The Idea of Africa*. Bloomington : Indiana University Press ; London : James Currey, 1994, 256 p. ; p. 121.

fut en effet éduqué en métropole aux bons soins de la mère Javouhey, désireuse d'indigéniser le clergé<sup>3</sup>. Cependant, en l'absence d'une politique linguistique et éducative à plus grande échelle, ce parcours qui aurait pu être considéré comme exemplaire est à cette époque une exception.

De leur côté, les missionnaires des Églises réformées, surtout anglais, scandinaves et suisses, persuadés de l'utilité de transcrire et de traduire les textes sacrés vers les langues africaines, se sont mis plus vite à étudier ces dernières, constituant pour la première fois des grammaires et des vocabulaires, pour le *yorouba* et le *haussa* notamment. Aussi dotent-ils les premiers écrivains africains des outils linguistiques nécessaires à l'élaboration de leurs œuvres littéraires, ainsi qu'Alain Ricard le constate dans les cas de Daniel Fagunwa, Amos Tutuola, Hubert Ogunde et Duro Lapido<sup>4</sup>.

Les missions catholiques vont suivre le mouvement et, au XX<sup>e</sup> siècle, dans la lignée de ses prédécesseurs, le missionnaire français Francis Aupiais, vicaire de la Société des Missions Africaines (SMA) de Lyon, cherche à sa manière à associer l'élite africaine à l'œuvre de propagation de la foi et de conversion. La création de la revue *La Reconnaissance africaine* demeure à cet égard une aventure sans pareille : à la différence du livre, expression de la singularité auctoriale, une revue suppose un travail collectif faisant appel à une équipe d'auteurs rassemblés autour d'un projet commun. De ce fait, elle participe aux conditions de la dynamique d'insertion et de la prise de parole de l'élite africaine qui part à la « conquête de l'espace public colonial »<sup>5</sup>. Revue pionnière, elle représente un maillon essentiel de la fabrication d'une littérature africaine de langue française, ainsi que le font voir les trajectoires croisées du missionnaire français et de l'écrivain béninois Paul Hazoumé.

## Les conditions de production de *La Reconnaissance africaine*

En 1903, lorsqu'il est affecté au vicariat apostolique du Dahomey à l'âge de 28 ans, Francis Aupiais se rend très vite compte des limi-

<sup>3</sup> BOILAT (David), *Esquisses Sénégalaises* [1853]. Préface d'Abdoulaye-Bara Diop. Paris : Karthala, coll. Relire, 1984, 52-XVI-499 p. ; XXIV f. de pl. (édition en fac-similé).

<sup>4</sup> RICARD (Alain), *Livre et communication du Nigéria*. Paris : Présence Africaine, 1975, 139 p. ; p. 35-66.

<sup>5</sup> LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), *La Conquête de l'espace public colonial*. Québec : Éd. Nota bene ; Frankfurt am Main ; London : IKO-Verlag, Studien zu den frankophonem Literaturen ausserhalb Europas, Bd. 7, 2003, 272 p. ; p. 262.

tes de sa formation de séminariste. S'il a, en brillant élève, d'excellentes bases classiques, il ne détient guère les outils intellectuels nécessaires pour pénétrer le monde africain<sup>6</sup>. De plus, sur place, les conditions sont peu propices à l'évangélisation des indigènes : les prêtres catholiques assimilent les pratiques vaudou au « culte du démon »<sup>7</sup> et le royaume du Dahomey interdit systématiquement la conversion à ses sujets. L'Église, se considérant comme une force civilisatrice, refuse de même d'admettre l'usage des langues vernaculaires comme langues confessionnelles<sup>8</sup>. Or, peu convaincu par les thèses de ses prédécesseurs, le père Aupiais fut au contraire d'avis qu'il ne pouvait y avoir de conversion sans ouverture aux cultures africaines.

Peu après son arrivée, en 1904, la vue d'une scène de transe vaudou dans le quartier indigène de Porto-Novo l'incite à tenter de comprendre les religions africaines sans jugement de valeur ni réprobation. Il en pressent tout de suite la valeur pour l'élaboration d'une politique de conversion<sup>9</sup>. Durant la Première Guerre mondiale, il est mobilisé à Dakar où il fait la connaissance de Maurice Delafosse, un pionnier des études africanistes, et de George Hardy, directeur de l'enseignement en Afrique occidentale française (AOF) et promoteur d'une pédagogie adaptée au milieu africain. Le Père Aupiais prônera quant à lui l'adaptation des pratiques religieuses aux valeurs africaines, notamment à travers l'usage du « cérémonialisme » dans la liturgie catholique<sup>10</sup>.

À l'école de la mission de Porto-Novo, dont il est nommé directeur en 1919, Aupiais africanise systématiquement le cursus scolaire. Versé lui-même dans les langues africaines, il est à même d'y introduire l'enseignement du *goun* et du *fon*<sup>11</sup>. Les élèves sont également

<sup>6</sup> LABURTHER-TOLRA (Philippe), « Francis Aupiais, défenseur des cultures africaines ». *Canal Académie*. URL : <https://www.canalacademie.com/ida1595-Francis-Aupiais-defenseur-des-cultures-africaines.html> (mis en ligne le 18-08-2010 ; consulté le 26-03-2019).

<sup>7</sup> BALARD (Martine), *Dahomey 1930 : mission catholique et culte vodoun. L'œuvre de Francis Aupiais (1877-1945), missionnaire et ethnographe*. Paris : L'Harmattan, 1999, 336 p. ; p. 61.

<sup>8</sup> BALARD (M.), *Dahomey 1930...*, *op. cit.*, p. 63. La SMA s'interrogeait surtout sur le rôle du clergé africain dans l'œuvre d'évangélisation.

<sup>9</sup> HAZOUMÉ (Paul), *Le Pacte de sang*. Paris : Institut d'Ethnologie, 1937, 170 p. Cf. la note dédicatoire.

<sup>10</sup> BALARD (M.), *Dahomey 1930...*, *op. cit.*, p. 89.

<sup>11</sup> Les langues indigènes étant à son sens un outil d'accès aux « mécanismes mentaux » et aux « référents culturels » des indigènes, il en promeut l'apprentissage auprès des missionnaires. Il parlait, lui-même, le *goun* et le *fon* ; cf. BALARD (M.), *Dahomey 1930...*, *op. cit.*, p. 84.

invités à documenter leur culture et à confectionner des objets artistiques – des masques, des tabourets, des ustensiles – qu'il envoie au Vatican pour l'exposition missionnaire de 1924. Il œuvre énergiquement à la réhabilitation et à la valorisation des cultures africaines, en colonie comme en métropole où il organise des expositions et des conférences sur l'art africain de manière à éveiller les Français aux riches potentiels des peuples africains<sup>12</sup>. Sa vision africaniste dérive de sa croyance dans les vertus de l'immersion culturelle, laquelle seule peut, selon lui, préserver l'élite africaine de l'aliénation. Il se fait donc un devoir sacré d'inculquer un sentiment de fierté culturelle à cette élite.

De retour en France en 1926, il poursuit rigoureusement ses études africanistes auprès de Lucien Lévy-Bruhl, de Paul Rivet et de Marcel Mauss, dont il suit les enseignements à l'Institut d'ethnologie et à l'École Pratique des Hautes Études. Il donne, à son tour, des cours à l'Institut catholique de Paris. Son but est ainsi de concilier ses connaissances de terrain avec les formulations théoriques de ces savants réputés.

Si la trajectoire d'Aupiais paraît exceptionnelle, c'est qu'il se bat sans répit afin de promouvoir les cultures africaines en adoptant le point de vue des Africains eux-mêmes, les exhortant à s'exprimer et à fournir une perspective proprement africaine. À plusieurs égards, Paul Hazoumé, son disciple et son auxiliaire le plus aguerri, qui l'accompagna toute sa vie, comble et illustre à la fois ses attentes. Sa naissance en 1890 à Porto-Novo, alors sous protectorat français, dans une famille de dignitaires rattachés à la cour du roi Toffa, coïncide avec les débuts de la conquête française du Dahomey, qui entraîne la déposition du roi Béhanzin, alors érigé en figure de la résistance anticoloniale. Baptisé à l'âge de 9 ans, Hazoumé intègre l'école de la mission et entre dans l'orbite du missionnaire français, qui le suit inlassablement dans ses études, en particulier lors de sa préparation au concours de l'École normale William Ponty, passage alors obligé pour les élites africaines masculines.

Sa formation achevée en 1907, il est appelé à servir à l'école régionale d'Ouidah, puis à Abomey, où il poursuit en parallèle ses investigations, récoltant des témoignages et des observations afin

---

<sup>12</sup> À l'occasion des expositions, il publie des articles théoriques sur l'art africain dans la presse française et coloniale ; cf. AUPIAIS (Francis), « L'Art et la Vie au Dahomey », *La Reconnaissance africaine*, n°41, 1927, p.1-2. Afin de saisir l'ampleur de l'engagement d'Aupiais, consulter : TRICHET (Pierre), « Le père Aupiais passe par la radio pour "réhabiliter les Noirs" (1929) », in : LENOBLE-BART (Annie), dir., *Missionnaires et Églises en Afrique et à Madagascar (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*. Turnhout : Brepols, 2015, 732 p. ; p. 591-596.

d'étayer la documentation qui nourrit ses écrits. En 1937, il publie *Le Pacte de sang au Dahomey*, qui lui vaut le Prix du Gouvernement Général de l'AOF et une nomination au Musée de l'Homme à titre de chargé de mission<sup>13</sup>. En 1938, par les soins de Georges Hardy, paraît *Dogucimi*, un roman historique de 500 pages consacré au royaume du Dahomey<sup>14</sup>, qui est couronné du Prix de la littérature coloniale (ou Prix de l'Empire), du Prix de l'Académie des Sciences Coloniales, et, un an plus tard, du Prix de langue française de l'Académie française.

Mais avant d'écrire des livres, Hazoumé écrivait dans la presse coloniale, « génératrice d'écriture » et lieu de publication de bien des productions littéraires et scientifiques pour les premiers écrivains d'Afrique. Selon Lüsebrink, entre 1930 et 1960, la presse aurait recueilli environ 95 % de la production littéraire et scientifique africaine<sup>15</sup>. Les premiers romans de Thomas Mofolo et de Félix Couchoro parurent en feuilleton : *Moeti o bochabela* (1906) dans le mensuel *Leselinyana*, de langue *sotho*, et *L'Esclave* (1929) dans *Togo-Presse*. Les premiers écrits de Paul Hazoumé, Maximilien Quenum et Julien Alpani eurent pour support le *Bulletin de l'Enseignement de l'AOF (BEAOF)*, revue fondée par George Hardy en 1913 afin de doter les enseignants coloniaux d'une tribune d'échange et de concertation pédagogique<sup>16</sup>. Elle amorce toutefois progressivement, parmi les instituteurs africains, une dynamique d'insertion, de participation et de prise de parole même s'ils sont arbitrairement cantonnés à la rubrique « folklore ». Hazoumé y publie sa première étude scientifique intitulée « Noms donnés aux Européens à Ouidah » qui, en même temps qu'elle présente et analyse des proverbes *fon*, donne à voir le regard que les Noirs portent sur les Blancs<sup>17</sup>.

<sup>13</sup> Aupiais aurait mis six ans à convaincre l'Institut d'éditer l'ouvrage ; cf. BALARD (M.), *Dahomey 1930...*, *op. cit.*, p. 299.

<sup>14</sup> HAZOUMÉ (Paul), « Souvenir d'un Africain sur M.R. Delavignette », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, n°54, 1967, p. 31-38. Hardy n'en fut pas seulement le préfacier, puisqu'il intervint encore personnellement pour en favoriser l'édition.

<sup>15</sup> LÜSEBRINK (H. J.), *La Conquête...*, *op. cit.*, p. 12-16.

<sup>16</sup> SMITH (Étienne), LABRUNE-BADIANE (Céline), *Les Hussards noirs de la colonie : instituteurs africains et petites patries en AOF (1913-1960)*. Paris : Éditions Karthala, 2018, 708 p.

<sup>17</sup> « Noms donnés aux Européens à Ouidah », *BEAOF*, n°29, 1917, p. 237-239 ; « Annales dahoméennes : la conquête du royaume houéda par les Dahoméens au XVIII<sup>e</sup> siècle », *BEAOF*, n°45, 1921, p. 41-45 ; « Histoire régionale : notes sur le Borgou (suite) », *BEAOF*, n°47, 1921, p. 103-109.

## ***La Reconnaissance africaine dans le contexte de la presse coloniale***

Selon Marie-Soleil Frère, le système médiatique implanté dans les colonies françaises, notamment au Dahomey, était régi par trois conditions qui ont déterminé sa configuration et son mode de fonctionnement. *Primo*, du fait des discriminations inhérentes à la loi française sur la presse de 1881, les sujets coloniaux étaient privés du droit de gestion de la presse. *Secundo*, en raison des clivages inhérents aux sociétés colonisées, seule une élite francophone pouvait accéder à la presse, à l'exclusion du reste de la population indigène, analphabète pour la plupart. Enfin, la presse coloniale, de par sa nature même, se retrouvait en situation de dépendance par rapport au pouvoir colonial, lequel était peu favorable à son développement : non seulement il imposait un taux élevé de taxes sur les importations du matériel à imprimer, mais, à l'inverse, il exonérait de toute taxe les journaux métropolitains<sup>18</sup>. Ainsi, les premiers journaux paraissent sur l'initiative des « Brésiliens », anciens esclaves revenus du Brésil, et des métis, descendants de Portugais et d'Européens<sup>19</sup>, rejoints peu après par des soldats africains déclarés citoyens français en contrepartie des services rendus à la France durant la Première Guerre mondiale.

Au total, une cinquantaine de journaux voient le jour au Dahomey de 1904 à 1960. Surnommée le Quartier Latin de l'Afrique<sup>20</sup>, la colonie voit se constituer une presse d'opinion, patriotique et assimilationniste, qui se bat violemment en faveur des réformes coloniales, en particulier en matière d'enseignement, de santé et de fiscalité. Le premier journal, *L'Écho du Dahomey*, remonte à 1904 et, au lendemain de la Première Guerre mondiale, *Le Guide du Dahomey*, de l'ancien tirailleur Dorothée Lima, suscite un vibrant débat sur le droit à l'égalité des citoyens français des colonies. Mais une presse indépendante sait aussi résister aux pressions des autorités françaises : *La Voix du Dahomey*, organe de l'élite progressiste, qui paraît de 1927 à 1956, doit ainsi faire face durant deux ans à un procès intenté par l'administration<sup>21</sup>. Contrairement aux idées reçues, l'espace public colonial se voit donc soumis à l'impulsion de mouvements souvent opposés : espace de « fermentation d'idées,

<sup>18</sup> FRÈRE (Marie-Soleil), *Journalismes d'Afrique*. Bruxelles : De Boeck, coll. Info Com, 2016, 386 p. ; p. 40-41.

<sup>19</sup> RONEN (Dov), « The colonial elite in Dahomey », *African Studies Review*, vol. 17, n°1, April 1974, p. 54-76.

<sup>20</sup> RONEN (D.), « The colonial elite in Dahomey », *art. cit.*, p. 55.

<sup>21</sup> FRÈRE (M.-S.), *Journalismes d'Afrique*, *op. cit.*, p. 43.



de[s] débats passionnants d'un niveau politique et intellectuel assez élevé »<sup>22</sup>, il fut tout autant un espace de répression et de censure<sup>23</sup>.

Hazoumé s'associe à la presse dahoméenne dès ses débuts : en collaboration avec Louis Hunkanrin et les frères Zinzou Bodé, instituteurs eux aussi, il fonde en 1917 le journal clandestin *Le Récardère de Behézin*, lequel fait paraître six lettres manuscrites au nom du défunt roi Béhanzin, lettres adressées au gouverneur et au procureur français en vue de dénoncer la politique d'oppression et d'exploitation menée par les autorités françaises. Afin de mieux saisir le positionnement d'Hazoumé au sein de la vie intellectuelle dahoméenne, il convient de rappeler que Louis Hunkanrin, militant anti-colonial, aujourd'hui honoré comme père de la nation, le nomma correspondant lorsqu'il créa *Le Messager du Dahomey* en 1921, durant son exil à Paris. L'écrivain dahoméen rappellera ce compagnonnage lorsqu'il prononcera l'oraison funèbre lors de ses obsèques<sup>24</sup>. En même temps, Hazoumé a été à la fois contributeur et membre du comité de rédaction du *Phare du Dahomey*, un périodique pro-français<sup>25</sup>. Loin d'être exceptionnel, ce cas montre bien que, durant l'entre-deux-guerres, l'élite dahoméenne tend à développer des discours pluriels, tantôt pour adhérer au projet colonial et tantôt pour le dénoncer. Ces prises de position opposées peuvent dès lors être vues comme une tentative de se mobiliser et de se repositionner au sein de l'espace public colonial<sup>26</sup>.

Or, à la différence de cette presse réformatrice, plus ou moins autonome, *La Reconnaissance africaine : organe d'enseignement religieux et d'études historiques*, œuvrant dans le sillage du BEAOF, s'inscrivait dans une filiation coloniale. Elle représentait les aspirations des missionnaires qui voulaient, eux aussi, agir sur la vie intellectuelle africaine de façon à l'infléchir en fonction de ses propres orientations. Tout comme le mausolée de la Reconnaissance africaine dédié au soldat français mort au service des Africains et la cathédrale de

<sup>22</sup> HUANNOU (Adrien), *La Littérature béninoise de langue française, des origines à nos jours*. Paris : Karthala, 1984, 327 p. ; p. 30-31.

<sup>23</sup> LÜSEBRINK (H. J.), *La Conquête...*, *op. cit.*, p. 34-39.

<sup>24</sup> HAZOUMÉ (P.), « Le Macaulay de l'Afrique », in : *La Vie et l'œuvre de Louis Hunkanrin*. Sous la direction de Guy Landry Hazoumé, en collaboration avec A.A. Asiawaju et al. Cotonou : Librairie Renaissance, coll. Archives du mouvement national, 1977, 253 p. ; p. 68-72.

<sup>25</sup> HAZOUMÉ (P.), « Nouvelles de l'exposition coloniale internationale de Paris », *Le Phare du Dahomey*, n°64, sept. 1931.

<sup>26</sup> JÉZÉQUEL (Jean-Hervé), « Les enseignants comme élite politique en AOF (1930-1945) », *Cahiers d'études africaines*, n°178, 2005, p. 519-543. URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/5458> (mis en ligne le 30-06-2008 ; consulté le 26-03-2019).

Notre-Dame que le père Aupiais projetait de faire ériger<sup>27</sup>, la revue avait pour vocation de témoigner de la reconnaissance des Africains envers la France qui les avait libérés de la barbarie de leurs ancêtres<sup>28</sup>. Projet ambigu, colonialiste, *La Reconnaissance* — dont 45 numéros comportant une douzaine de pages chacun parurent de 1925 à 1927, à un rythme bimensuel — établit cependant les conditions de l'écllosion d'une vie littéraire au Dahomey. Aupiais l'avait créée avec trois principaux objectifs : offrir un espace de sociabilité à l'élite catholique, promouvoir une ethnographie africaine afin d'amener les Dahoméens à prendre conscience de leur originalité (palpable surtout dans leur aptitude à respecter la morale chrétienne et l'autorité), et enfin mettre un terme aux préjugés de race dont étaient victimes les peuples africains<sup>29</sup>. Il était surtout d'avis que la réhabilitation des cultures noires était indispensable pour l'unité de l'Église catholique. À ce sujet, il empruntait ses idées concernant ce qui sera appelé plus tard l'inculturation au mouvement culturel régionaliste qui était à l'œuvre en France, mouvement qui, en exaltant les « petites patries », cherchait avant tout à adapter et à associer les cultures provinciales au centralisme français, estimé universaliste<sup>30</sup>.

### ***La Reconnaissance africaine : espace de socialisation et de création littéraire***

Cœuvre collective, *La Reconnaissance africaine* se conçoit comme un instrument en vue de renforcer la solidarité de la communauté catholique qui en fournissait les principaux contributeurs et lecteurs. À cet égard, la revue leur propose des billets d'ordre moral et religieux, des explications de faits bibliques, mais elle joue en même temps un rôle de relais pour des informations pratiques susceptibles d'être utiles à ses lecteurs, et leur fait ainsi partager un même *habitus*. Elle publie des réclames pour des services et des produits, des faire-part de naissances et de mariage, des avis de décès. Avec le dessein d'offrir à son lectorat une formation continue, elle propose toute une gamme de rubriques de vulgarisation scientifique, à

<sup>27</sup> Il ne parvint pas à mener à terme ce projet. La cathédrale Notre-Dame de l'Immaculée Conception y fut édifée en 1940.

<sup>28</sup> « Appel du comité », *La Reconnaissance africaine*, n°1, 1925.

<sup>29</sup> AUPIAIS (F.), *La Reconnaissance africaine*, n°1, 1925.

<sup>30</sup> SMITH (E.), LABRUNE-BADIANE (C.), *Les Hussards noirs de la colonie...*, *op. cit.*, p. 93-95 ; THIESSE (Anne-Marie), *Écrire la France : le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle-Époque et la Libération*. Paris : PUF, 1991, 314 p.

l'instar de « Nouvelles scientifiques » et « Causeries médicales », des reportages sur la géologie, la botanique et la santé, ainsi que des rubriques concernant l'actualité européenne, avec de temps à autre un éditorial signé par Aupiais et des études savantes, de Maurice Delafosse notamment, sur le mouvement intellectuel des élites de l'AOF<sup>31</sup>. Enfin, par souci de dialogue avec les lecteurs, la revue propose la rubrique des « lettres d'abonnés ».

Vitrine de la culture des Dahoméens, la revue collecte les écrits des anciens élèves et séminaristes, amateurs d'ethnographie et de lettres, leur fournissant un support essentiel au développement de leur pensée. La page « folklore », qu'animent Joseph Dodaho et Romuald Acapovly, donne à lire une série de légendes, contes et fables : « Les deux aveugles », « Pourquoi la tortue porte une carapace » et « L'histoire d'un mendiant ». Thomas Mouléro et Gabriel Kiti, anciens élèves de l'école de la mission et premiers indigènes à être ordonnés prêtres, y présentent des études historiques et linguistiques : « Essai sur la ville de Kétou », « Le fétichisme au Dahomey » et « Les proverbes Fons ».

Si la revue n'a pas été oubliée par la postérité, c'est principalement parce qu'elle joue un rôle capital dans la genèse du parcours littéraire de Hazoumé qui y publia ses premières études ethnographiques et historiques : « Un aperçu historique sur la ville d'Ouidah »<sup>32</sup>, « Le calendrier dahoméen et des explications à ce sujet »<sup>33</sup>, « Tata Ajaché Soupo Ma Ha Awouinyan : héroïsme d'une amazone dahoméenne »<sup>34</sup>, « La justice dans le royaume de Porto Novo »<sup>35</sup>, et enfin « Le pacte de sang au Dahomey : son origine »<sup>36</sup>. Cette dernière étude, parue en feuilleton, est une ébauche des trois premiers chapitres de l'essai qu'il publiera sous le même titre une dizaine d'années plus tard aux éditions de l'Institut d'Ethnologie de Paris. Les deux versions présentent quelques différences dans la répartition du texte ; cela s'explique par les contraintes éditoriales de la revue qui semblent avoir déterminé la longueur des extraits retenus pour le feuilleton, alors que la conceptualisation des chapitres bénéficie de davantage de souplesse dans le livre. Le récit y comporte donc quelques amplifications. Par ailleurs, conformément

<sup>31</sup> DELAFOSSE (Maurice), « Le Mouvement intellectuel indigène en Afrique occidentale française », *La Reconnaissance africaine*, n°23, 1926 (repris de *La Dépêche coloniale*).

<sup>32</sup> *La Reconnaissance africaine*, n°4, 5, 7, 8, 10 et 11, 1925-1926.

<sup>33</sup> *La Reconnaissance africaine*, n°26 et 27, 1926.

<sup>34</sup> *La Reconnaissance africaine*, n°1, 2 et 3, 1925.

<sup>35</sup> *La Reconnaissance africaine*, n°23, 1926.

<sup>36</sup> *La Reconnaissance africaine*, n°33, 40, 41, 41, 43, 44 et 45, 1927.

aux exigences éditoriales, les notes de bas de pages sont bien plus fournies dans l'ouvrage, et contiennent d'abondants détails savants présentés de manière ordonnée.

Ces écrits dits scientifiques cachent les tentations fictionnelles de l'auteur. Ce dernier se met en scène ponctuellement, sans réserve ni modestie, dans une scénographie destinée à ériger le sujet écrivain en mandataire élu des acteurs sociaux empressés de lui confier la tâche de transmission mémorielle. Cette stratégie est à l'œuvre dans « Tata Ajaché Soupo Ma Ha Awouinyan », où il se présente en confident de la guerrière amazone qui lui livre le récit de son idylle clandestine avec le roi Glélé ; on la trouve aussi dans le récit ethnographique « Le Calendrier dahoméen », où la mise en scène idéalisée de la première apparition des Blancs sur la Côte des Graines et de l'amitié qu'ils nouent avec le cultivateur Pâté donne à voir des entremêlements entre matrice scientifique et matrice fictionnelle <sup>37</sup>.

Enfin, dans « Journal de voyage de Cotonou à Dassa-Zoumé » <sup>38</sup>, sous prétexte de relater l'expédition ferroviaire de 203 kilomètres qu'il réalise en compagnie d'Aupiais de Cotonou à Dassa-Zoumé, Hazoumé explore une poétique hybride entre écriture ethnographique, récit de voyage et reportage <sup>39</sup>. Les intentions qui affleurent dans ce texte sont disparates : l'auteur passe de l'enquête historique et ethnographique au recueillement religieux auprès des catholiques de Dassa, tout en affichant une volonté de se construire une identité à partir de son lignage personnel. C'est que les hauteurs pittoresques des 41 collines de Dassa, « pays plein de mystères », sont tout à la fois le lieu de naissance de sa mère qui y vécut jusqu'à son rapt par les soldats de Glélé, et le lieu de refuge de Béhanzin à la suite de sa fuite d'Abomey. La description saisissante qu'il en propose traduit toute l'émotion que suscite en lui ce paysage généreux qu'auraient traversé les siens :

---

<sup>37</sup> « Aperçu historique sur les origines de Ouidah », *La Reconnaissance africaine*, n°5, 1925. Voir AGGARWAL (Kusum), « Colonial Ethnography as a Strategy for Self-Writing : The case of Paul Hazoumé's *Dogucimi* (1938) », *International Journal of Francophone Studies*, vol. 18, n°2-3, 2015, p. 171-190.

<sup>38</sup> *La Reconnaissance africaine*, n°13, 14, 15, 16, 19 et 20, 1926.

<sup>39</sup> DEBAENE (Vincent), « Les deux livres de l'ethnologue : ethnologie et littérature en France entre 1930 et 1955 », *Recherches & Travaux*, n°82, 2013, p. 39-51. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/579> (mis en ligne le 15-11-2014 ; consulté le 26-03-2019). Pour une analyse plus élaborée du rapport entre ethnographie et littérature, voir CHAVOZ (Ninon), « "Ruines à rebours". Pour une lecture littéraire des textes ethnographiques de Paul Hazoumé », *Cahiers d'Études africaines*, vol. LIX, n°3 (n°235), 2019, p. 815-838.

Puis nous continuons notre chemin qui nous amène au pied du dernier rocher à franchir avant d'atteindre la crête. En quelques minutes nous le gravissons, non sans difficulté, car il est assez abrupt. Un vaste plateau s'étend alors devant nous, à peu près identique à la plaine qui s'étale au bas de la colline. Du côté nord se dessinent de nombreux îlots de bananiers, tandis que çà et là, de majestueux fromagers et d'immenses baobabs projettent leurs fortes ramures sur les champs de coton et de mil. Dans la partie orientale émergent seulement quelques rochers. Au Sud, la végétation est très drue. C'est dans cette zone, me dit le vieillard, qu'était situé le quartier de ma famille maternelle <sup>40</sup>.

Cette citation se lit à bien des égards comme une figuration du parcours de Hazoumé qui, significativement, accomplit la dernière étape du voyage en chercheur solitaire, soucieux tout à la fois d'initiation spirituelle et mystique, de resocialisation et de réinsertion socioculturelle parmi les siens, comme pour rétablir des liens que la colonisation aurait détruits. En ce sens, l'ascension périlleuse à travers les collines rugueuses de Dassa, en libérant progressivement des pistes ensevelies sous la dense végétation, est symptomatique d'un effort de dépassement des origines et de la volonté de prise de conscience, depuis la crête qu'il atteint au terme du récit, du destin historique des peuples africains, inscrit dans ces géographies contrastées présentes aux quatre points cardinaux. Ce mouvement conjuguant le passé et le présent est d'autant plus net que le site qu'il parcourt cache ce qui deviendra un lieu important de pèlerinage : la « grotte Notre-Dame d'Arigbo », où la Vierge aurait fait une apparition, comme pour symboliquement rendre au christianisme une place légitime dans le panthéon des cultes africains, et ce, sans que le prêtre catholique qui avait œuvré pour cela ait pu s'en rendre compte. De même pour Hazoumé qui émerge progressivement comme le formateur de celui à qui il doit sa formation.

En effet, si la revue a formé Hazoumé au métier d'écrivain, elle a tout autant servi les intérêts scientifiques et religieux du prêtre français, lequel découvre alors dans son disciple un collaborateur inconditionnel, en mesure de l'instruire, notamment au sujet des arcanes du vaudou dont la connaissance était fondamentale pour la mise en œuvre d'une politique d'inculturation <sup>41</sup>. Les deux hommes s'épaulent l'un l'autre dans le cadre du tournage des deux films

<sup>40</sup> *La Reconnaissance africaine*, n°20, 1926.

<sup>41</sup> BALARD (M), *Dahomey 1930...*, *op. cit.*, p. 100-101.

ethnographiques *Le Dahomey chrétien* et *Le Dahomey religieux* (1929), qu'Aupiais devait réaliser pour le projet « Archives du Monde » du mécène Albert Kahn, ami de Bergson<sup>42</sup>. À cette occasion, Hazoumé intervient en sa faveur auprès des chefs féticheurs et parvient à obtenir leur accord car, en principe, l'accès aux rites vodou étaient interdit aux étrangers<sup>43</sup>. Ces premiers films ethnographiques assurent la transmission, aux générations successives de Béninois, d'images vivantes de leur patrimoine mémoriel<sup>44</sup>. Pareillement, une fois élu (en 1945) à l'Académie des sciences coloniales, Aupiais y fait élire son ancien élève comme correspondant. Si *La Reconnaissance africaine* est plutôt méconnue aujourd'hui – nulle référence à cette revue n'est faite, par exemple, dans l'ouvrage consacré à la généalogie des discours entourant la revue *Présence africaine*<sup>45</sup> –, elle participe cependant bien, dans la période de l'entre-deux-guerres, à la recomposition du champ littéraire africain en légitimant une ethnographie de l'intérieur, authentiquement africaine. À terme, Hazoumé saura aisément pénétrer le milieu des intellectuels africains réunis autour de *Présence africaine* dont il fut membre du comité de patronage. Il participa aussi au Premier Congrès des écrivains et artistes noirs en 1956 et publia dans la revue des articles sur l'ethnographie béninoise<sup>46</sup>.

En somme, l'éclairage de la presse démystifie la littérature, en lui redonnant un aspect concret autant qu'un support matériel, et en incitant à la concevoir davantage comme une pratique, faite de collaborations, de rencontres, et surtout d'essais et d'apprentissages, loin du mythe du génie solitaire. Plus spécifiquement, pour ce qui est de l'histoire littéraire africaine, une approche par le biais de la presse coloniale invite à recentrer l'attention sur les mouvements littéraires et culturels qui ont eu lieu dans les territoires coloniaux, sur le continent africain, au lieu de penser la littérature africaine comme

<sup>42</sup> TRICHET (Pierre), « Le père Aupiais et ses deux films de 1930 sur les religions du Dahomey », in : GANGNAT (Émilie), LENOBLE-BART (Annie), ZORN (Jean-François), dir., *Mission et cinéma : films missionnaires et missionnaires au cinéma*. Paris : Karthala, 2013, 308 p. ; p. 39-57.

<sup>43</sup> BALARD (M.), *Dahomey 1930...*, op. cit., p. 219.

<sup>44</sup> CIARCIA (Gaetano), *Le Revers de l'oubli : mémoires et commémorations de l'esclavage au Bénin*. Paris : Karthala, 2016, 200 p.

<sup>45</sup> FRIOUX-SALGAS (Sarah), dir., « Présence Africaine : les conditions noires. Une généalogie des discours », *Gradhiva*, vol. 2, n°10, 2009, p. 5-21.

<sup>46</sup> HAZOUMÉ (P.), « La révolte des prêtres », *Présence africaine*, n°8-9-10, juin à nov. 1956, p. 29-42 ; « L'âme du Dahoméen animiste révélée par ses croyances et ses pratiques religieuses », *Présence africaine*, n°14-15, juin-sept. 1957, p. 233-251 ; « L'humanisme occidental et l'humanisme africain », *Présence africaine*, n°14-15, juin-sept. 1957, p. 29-45.

un phénomène externe produit pour l'essentiel en métropole <sup>47</sup>. Les imbrications entre la presse et la littérature révèlent enfin la complexité de la relation coloniale qui ne peut se réduire à la domination du colonisé par le colonisateur.

■ Kusum AGGARWAL <sup>48</sup>

---

<sup>47</sup> LÜSEBRINK (H. J.), *La Conquête...*, *op. cit.*, p. 261-265.

<sup>48</sup> Université de Delhi.